

graphique, mais surtout sur des “réagencements diglossiques” (p. 196) posés par la reconnaissance légale et officielle du luxembourgeois en 1984.

L'ouvrage se termine par un regard résolument tourné vers le futur, en particulier vers “Le projet de réforme constitutionnelle [qui] reconfigure également le statut linguistique des citoyens nationaux qui ne sont plus des ressortissants trilingues mais des luxembourgeois qui parlent aussi le français, l'allemand et parfois l'anglais” (“Conclusion générale”, pp. 201-204: p. 203).

Thérèse MANCONI

Davy BIGOT, Denis LIAKIN, Robert A. PAPEN, Adel JEBALI et Mireille TREMBLAY (dir.), *Les français d'ici en perspective*, Québec, Presses de l'Université Laval (“Les voies du français”), 2020, 194 pp.

Principalement destinés aux spécialistes, les volumes collectifs publiés par cette collection, et ce recueil en particulier, ont le très grand mérite de présenter des recherches et des analyses méthodiques originales qui portent sur différents aspects des français d'Amérique. Dans la “Présentation générale” (pp. 1-6), Davy BIGOT fait l'historique des colloques “Les français d'ici” et souligne que le volume réunit huit études issues des communications présentées lors de la septième édition du colloque qui a eu lieu à l'Université Concordia de Montréal en 2018. Les contributions abordent des thèmes variés sur les français acadien et québécois et également sur celui parlé en Louisiane.

L'article de Wladislaw CICHOCKI et Yves PERREAU, (“Vers une analyse dialectométrique du français parlé au Nouveau-Brunswick: l'apport de la variation phonétique” pp. 7-33), ouvre le recueil et propose une description détaillée de “l'espace dialectal francophone au Nouveau-Brunswick” (p. 7). Il s'agit d'un texte très riche de données statistiques qui s'adresse surtout à des spécialistes du français parlé en Acadie. À travers l'analyse dialectométrique d'un corpus oral (RACAD) constitué de phrases lues par 140 locuteurs natifs vivant dans cinq régions du Nouveau-Brunswick (“nord-ouest; nord; nord-est; sud-est et région urbaine de Moncton-Dieppe”), les auteurs se donnent trois objectifs principaux: comprendre l'organisation de “l'espace dialectal phonétique” de ces régions linguistiques de l'Acadie des Maritimes; voir s'il existe des “aires”, en établissant les “frontières entre les aires” dialectales, et comprendre quels sont les “éléments phonétiques qui définissent

les modèles géolinguistiques observés” (p. 11). À l’aide de deux méthodes statistiques – “analyse des correspondances multiples” et “classification ascendante hiérarchique” – et de la plateforme “Gabmap”, les auteurs se proposent de cartographier les données dialectales concernant trois variables phonétiques: le “R en attaque syllabique, le R en coda syllabique et l’assibilation de /t, d/” (p. 15). Après avoir discuté les résultats obtenus, Wladislaw CICHOCKI et Yves PERREAULT sont en mesure de confirmer que l’espace dialectal au Nouveau-Brunswick est constitué de cinq zones dialectales dont trois se trouvent au nord (la ville d’Edmundston, le Nord et le Nord-Est) et deux au sud (la région urbaine de Moncton-Dieppe et le Sud-Est). Ils précisent ensuite que la variable phonétique qui joue un rôle très important dans la définition des aires dialectales existantes est le “R en attaque syllabique”, tandis que “l’assibilation” et le “R en coda” sont moins importants. En guise de conclusion de leur étude, les auteurs remarquent que dans les zones plus éloignées du Québec (les zones du sud), la fréquence des variantes est plus élevée, tandis que dans les zones voisines du Québec (les zones du nord) on observe une fréquence plus élevée “des variantes attestées en français laurentien” (p. 29).

Dans la deuxième contribution du recueil, “L’espagnol, une langue administrative? Le multilinguisme et le français écrit des gouverneurs hispanophones de la Louisiane coloniale” (pp. 35-50), Jenelle THOMAS se penche sur la relation existante entre le français et l’espagnol pendant la période espagnole louisianaise. Elle cherche tout d’abord à comprendre quelle était la langue utilisée dans l’administration de la colonie. Elle tente ensuite de voir quelles étaient les particularités orthographiques du français utilisé par les hispanophones à travers l’étude de documents écrits rédigés par trois gouverneurs de la colonie entre 1777 et 1797. L’auteure analyse à la loupe un corpus constitué de 421 lettres écrites ou reçues par les gouverneurs de la Louisiane, majoritairement en espagnol (“les gouverneurs préfèrent rédiger leur correspondance en espagnol”, p. 40), puis en français (“le nombre de lettres en français reçues est plus élevé que celui des lettres écrites” en français, p. 41), mais également en anglais. Il en découle que les gouverneurs et les fonctionnaires, et dans une moindre mesure les soldats, pouvaient communiquer dans plusieurs langues. Ce que Jenelle THOMAS remarque avec intérêt, c’est que dans les lettres écrites en français par les trois gouverneurs de l’époque, l’orthographe est très variable (p. 43). Par exemple, les signes diacritiques (les accents circonflexe, grave et la cédille) sont en grande partie absents; on utilise la diphtongue <oi> à la place de <ai> dans des mots tels que “anglois; francois; etoit”; les participes passés des verbes sont contaminés par le passé simple avec des terminaisons en <t> comme dans “s’il etoit prit” (p. 44). En guise de résumé de sa contribution, l’auteure souligne dans

la conclusion que la caractéristique principale de la période espagnole de la Louisiane était le multilinguisme et que l'orthographe des lettres écrites en français était très variable.

La troisième étude du volume s'adresse, comme la première, à des spécialistes du domaine: "Un siècle à haute voix: aspects temporels et géographiques du changement de timbre des voyelles pré-rhotiques en français laurentien" (pp. 51-82). Hugo SAINT-AMANT LAMY se sert des données présentes dans l'*Atlas linguistique de l'est du Canada* (ALEC) et dans *Phonologie du français contemporain* (PFC pour étudier l'évolution du système vocalique pré-rhotique en français laurentien tout au long du XX^e siècle. Son objectif est de proposer une description acoustique et d'observer l'évolution de la prononciation "plus ouverte et plus postérieure des voyelles /i y u ɜ œ ɔ ɒ/" contenues par exemple dans les mots "kir, cure, court, Caire, cœur, corps, quart" (p. 51). À la fin de son étude, il remarque que "le changement affectant /i y u ɜ œ ɔ ɒ/ se manifeste par une montée de F1 et de F3, ainsi qu'une baisse de F2. Ces observations acoustiques ont [...] été interprétées comme une ouverture et une postériorisation systématique des voyelles devant /R/ final" (p. 77). D'après l'auteur, ces nouvelles prononciations des voyelles pré-rhotiques sont apparues dans l'ouest du Québec (Trois-Rivières et Sherbrooke) dans les années 1920 et se sont ensuite diffusées tout d'abord dans les régions de Montréal et de Québec et ensuite ailleurs dans la Province (p. 78).

La phonétique, en particulier la diction, est également le sujet du quatrième article du recueil dans lequel Cristina BRANCAGLION, une habituée des publications scientifiques dans la collection "Les voies du français", propose une analyse fine du programme d'enseignement de Madame Jean-Louis AUDET, fondatrice en 1913 de l'une des plus anciennes écoles de diction de Montréal: "Madame Audet et l'enseignement de la diction à Montréal (1930-1970)" (pp. 83-108). Pour mener à terme son étude, l'auteure a utilisé comme sources les manuels, les notes, des enregistrements de cours de Madame AUDET et également des articles publiés dans la revue de la Société du Bon Parler Français au Canada (p. 85). Ainsi, après avoir tracé le portrait de cette pionnière de l'enseignement du français oral, Cristina BRANCAGLION présente tout d'abord les textes que Madame AUDET a utilisés dans ses cours pour corriger la diction des enfants et des adultes, les cours radiophoniques de phonétique, les conférences et les articles publiés pour promouvoir "la bonne diction" (pp. 92-93). Elle décrit ensuite l'organisation des cours de Madame AUDET qui comprenaient la "description des phonèmes étudiés, [la] répétition de quelques mots, [la] lecture d'un texte littéraire et [la] correction du vocabulaire" (p. 95). Il s'agissait, comme le souligne l'auteure de la contribution, d'une approche normative et correctrice. Il fallait, en suivant les enseignements d'Adjutor RIVARD et de Georges LANDREAU, "contraster la 'mollesse' de l'articulation" tout en effaçant "les traits typiques de la prononciation canadienne-française" (p. 96). C'est surtout

sur la diphtongaison des voyelles longues et sur la prononciation de la graphie *-oi* que madame AUDET a déployé le plus d'efforts pour tenter de corriger la diction des Canadiens français de l'époque. Avec cette étude, Cristina BRANCAGLION nous fait découvrir un personnage hors du commun et nous plonge dans le passionnant débat linguistique qui a caractérisé la première partie du XX^e siècle au Québec.

Avec sa contribution, Anne-Josée VILLENEUVE se propose de démontrer, contrairement à plusieurs idées reçues, qu'il existe bel et bien en français du Québec un "style soutenu": "Variation stylistique et accommodation langagière: l'interrogation totale en français québécois soutenu" (pp. 109-130). Pour atteindre son objectif, l'auteure analyse la variation stylistique d'un animateur d'émissions télévisées chargé d'interviewer 24 personnalités au cours de l'émission *On prend toujours un train*, diffusée à Radio-Canada entre 2008 et 2013. Elle analyse en particulier les "variantes de l'interrogation totale", c'est-à-dire "les questions auxquelles on peut répondre par 'oui' ou par 'non'" (p. 114). L'attention est portée sur quatre variantes: "l'inversion pronominale, *est-ce que*, SV et la particule *-tu*" (p. 118). Les résultats obtenus montrent que l'animateur utilise un grand nombre de "questions 'intonatives' de type SV", puis il y a également un nombre important d'occurrences de la variante *est-ce que* qui augmentent surtout lors du vouvoiement, variante celle-ci qui dépasse le nombre d'occurrences de l'inversion ou de la particule postverbale *-tu* utilisée uniquement lors du tutoiement (pp. 123-124).

Alice TREMBLAY, quant à elle, s'intéresse aux emprunts verbaux à l'anglais en français québécois en analysant un corpus de chansons de locuteurs haïtiens qui sont nés ou qui ont grandi au Québec: "Emprunts verbaux dans le français de la communauté haïtienne du Québec" (pp. 131-151). Pour faire ressortir la particularité de ces emprunts verbaux, l'auteure compare ensuite les résultats obtenus avec les emprunts verbaux qui existent dans les textes des chansons d'un groupe québécois (Loco Locass) et d'un groupe acadien (Radio Radio). Le but de cette double comparaison est de vérifier si l'influence du créole haïtien détermine la nature des emprunts verbaux intégrés dans le français des rappeurs d'origine haïtienne nés ou ayant grandi au Québec. Après l'analyse des occurrences trouvées dans les textes de ces rappeurs, Alice TREMBLAY remarque que les emprunts verbaux à l'anglais sans intégration morphologique de leurs chansons "suivent un paradigme différent" par rapport aux emprunts trouvés aussi bien dans les textes des chansons des rappeurs québécois (p. 139), que dans ceux des rappeurs acadiens, qui intègrent morphologiquement les emprunts verbaux à l'anglais (p. 143). Il s'agit d'après l'auteure de l'influence du créole haïtien qui ne présente pas de morphologie verbale.

L'avant-dernière contribution, d'Anne BERTRAND, porte sur les propriétés sémantiques de l'adverbe *vraiment* en français du Québec lorsque cet adverbe apparaît entre l'auxiliaire et le verbe: "L'adverbe *vraiment* en

français québécois – entre scalarité et véracité” (pp. 153-169). Lorsqu’il est dans cette position, cet adverbe aurait en français québécois deux interprétations possibles: “il peut marquer le doute” comme dans la phrase “Est-ce que Marie a *vraiment* acheté une maison?” ou bien “l’insistance du locuteur quant à la véracité d’une proposition” comme dans la phrase “Oui, elle a *vraiment* acheté une maison”. Toutefois, lorsque cet adverbe porte sur un prédicat de type scalaire, *vraiment* peut être interprété comme un “modificateur de degré”, comme dans la phrase “Marie a *vraiment* acheté une *grosse* maison” où il “reçoit une lecture d’intensificateur” (pp. 153-154). Selon Anne BERTRAND, il faut situer la polysémie de cet adverbe dans “le lexique, et non pas dans la syntaxe” et cela s’explique grâce à ce qu’elle appelle “la condition de controverse” (p. 155). D’après elle, quand cet adverbe marque l’insistance du locuteur et non pas le doute, “*vraiment* véhicule un contenu projectif qui impose des conditions de félicité stricte sur son contexte d’énonciation” (p. 155), mais s’il reçoit une lecture d’intensificateur, il ne véhicule pas un contenu projectif.

Dans la dernière étude, Gretchen McCULLOCH et Jeffrey LAMONTAGNE cherchent à comprendre si la répétition d’une lettre dans un mot (par exemple “amiiiiii”), dans les messages que l’on publie sur Twitter, peut suggérer la présence de traits phonétiques typiques d’une aire géographique de la francophonie (“La phonologie du français sur Twitter” pp. 172-194). Les auteurs analysent ainsi un corpus de 65 millions de messages sur le réseau social publiés à partir de trois régions dans lesquelles on parle trois variétés différentes de français: la région laurentienne du Canada, le nord de la France et le sud de la France. Au cours de leur recherche, ils ont entre autres comparé les mots utilisés dans les messages se terminant par un *e* muet (comme dans “tire”) pour comprendre “si les dialectes dans lesquels cette voyelle est généralement muette (le nord de la France et le français laurentien) diffèrent du dialecte où cette voyelle a un comportement phonologique distinct (le sud de la France)” (p. 172). McCULLOCH et LAMONTAGNE concluent leur contribution en soulignant que la répétition des lettres dans les messages publiés sur Twitter donne des indications très précises sur la variété de français parlée par l’utilisateur du réseau social et que les répétitions témoignent des différences phonologiques entre les dialectes (p. 184).

Nous reconnaissons aux chercheurs qui ont dirigé ce volume collectif le mérite d’avoir choisi des contributions qui proposent des analyses inédites sur des corpus variés et originaux. On souhaite que le prochain volume de la collection “Les voies du français” soit aussi riche en “perspectives” sur les français d’Amérique.

Gerardo ACERENZA